

# Nizan

*Georges Labica*

*Vaine est la parole d'un philosophe qui ne guérit aucune souffrance de l'homme*

(Lucrèce, cité par P.N., MA, p.69)

Je voudrais profiter de la liberté d'intervention que me laissent si aimablement les responsables d'**Europe**, moins pour ajouter quelque nouvel essai à la littérature déjà existante sur Nizan, que pour tenter de dégager les impressions résultant d'une lecture actuelle. Que faire, autrement dit, de Nizan aujourd'hui ? A qui le destiner ou l'adresser, dans un temps qui si visiblement n'est plus le sien, pour des générations qui ne sentent, ne vivent, ni ne pensent plus comme lui ? N'aurait-on affaire qu'à un simple moment, peut-être de valeur emblématique, de notre histoire intellectuelle, notamment des années trente, dont les fureurs désormais caduques autoriseraient le regard distancié ?

Une telle démarche, de fait, conduit à reposer, à nouveaux frais, la question qui était celle-là même de Sartre, quand il écrivait sa fameuse préface de mars 60 à **Aden Arabie**, trente années donc après la parution de ce premier livre de Nizan (1931) et, pour nous maintenant, avec plus de trente autres années d'écart.

Le propos de Sartre poursuivait un triple objet. En premier lieu, lui importait de rétablir la figure vivante d'un ami, injustement oublié et calomnié, dont il affirmait : "de 1920 à 1930...nous fûmes indiscernables"<sup>1</sup> et "l'on nous prenait l'un pour l'autre"<sup>2</sup>. Il se donnait par là l'occasion d'un retour critique autobiographique et même, sans complaisance, autocritique, puisqu'il avouait n'avoir pas vu Nizan "tel qu'il était"<sup>3</sup>. A travers l'analyse, en fin de compte sommaire parce que trop négative, du dévouement et de la soumission de Nizan au Parti et d'une explication passablement psychologisante de son ami par sa famille, sur la base de ses confidences et de l'histoire d'Antoine Bloyé, son père, Sartre mettait en relief l'intellectuel engagé, voulant "déplaire"<sup>4</sup>, disant "non jusqu'au bout"<sup>5</sup>, attaché à "ruiner l'ordre établi"<sup>6</sup> et à "supprimer les murs"<sup>7</sup>, d'un mot l'homme "du refus"<sup>8</sup>. Délibérée, la leçon était claire, il offrait, comme le dit J.Leiner, "un héros tout neuf à ceux qui ont 20 ans"<sup>9</sup>; lequel héros devint "l'un des maîtres à penser des contestataires des barricades"<sup>10</sup> de 68. Nationalement, Nizan endossait le rôle

---

<sup>1</sup> **Aden Arabie**, Paris, La Découverte, 1960, p.14 ( A.A.)

<sup>2</sup> Ibid, p.45

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Ibid, p.7

<sup>5</sup> Ibid, p.19

<sup>6</sup> Ibid, p.18

<sup>7</sup> Ibid, p.22

<sup>8</sup> Ibid, p.49

<sup>9</sup> **Encyclopaedia Universalis**, s.v.

<sup>10</sup> Ibid; on se reportera, de façon plus globale, au pertinent essai de Youssef Ishaghpour, **Paul Nizan, L'intellectuel et le politique entre les deux guerres**, Paris, La Différence, rééd. de 1990.

qui allait être à dévolu à Marcuse, à son insu davantage encore que dans le cas de ce dernier. Tel était l'esprit du temps qui prenait ses marques complémentaires, grâce au même Sartre, chez un Fanon, lui-même influencé par Nizan. **Les Damnés de la terre** répercutaient **Aden Arabie** et, ici comme là, la situation du Tiers-monde livrait au fort grossissement la nature véritable de l'exploitation capitaliste, voilée en Occident, ainsi que l'avait démontré le chapitre sur l'Accumulation primitive du **Capital**, où Marx voyait le capital "suant le sang et la boue par tous ses pores"<sup>11</sup>.

Fût-il romantique ou anarchisant, nous sommes loin de cet appel à la révolte et le retour sur Nizan a changé de forme. En témoigne symptomatiquement le premier roman de Lothar Baier, déjà traducteur de Nizan (**La Conspiration**) et de Sartre. **Le Délai**<sup>12</sup> ne fonctionne plus qu'à la nostalgie. Il est proprement le travail du deuil. C'est au Nizan littéraire que Baier emprunte les cairns de son récit, ces nombreuses citations qui le jalonnent<sup>13</sup>, dans le souci obsessionnel de se défaire d'un regard qui ne l'avait jamais laissé en paix<sup>14</sup> et d'une présence qui s'obstine<sup>15</sup>. Ce mal qu'il y a au refus d'admettre sa mort, "car il a fait de sa vie son plus grand livre", celui qui faisait dire à ses camarades "ne pas mourir avant d'avoir vu la révolution"<sup>16</sup>. Las, la révolution n'est plus à l'ordre du jour. L'impatience" de Nizan, sa "radicale pureté"<sup>17</sup>, "l'éternelle jeunesse"<sup>18</sup> du passé qu'il représente encore dans le jaillissement de 68, quand l'auteur avait 25 ans, ne sont plus qu'illusions, balayées par l'histoire. "Nous avons découvert le pot aux roses : votre attitude radicale n'était que l'envers de la médaille de votre confiance aveugle. Quand nous voyons dans quel piège vous êtes tombés, nous avons parfois l'impression de vous être terriblement supérieurs (...) Comme il n'y a plus d'Espagne pour laquelle il vaille la peine de se battre, alors partons à la campagne (...) Les armes que vous nous avez laissées sont devenues inutilisables"<sup>19</sup>. Nizan a cessé d'être le contemporain de ceux qui avaient (Sartre) vingt avec lui, ni de ceux (Baier) qui les eurent quarante ans plus tard. "Paul, tes mots ont vieilli avec toi, ils ont pris la moisissure et provoquent des maux de tête, lorsqu'on en avale trop"<sup>20</sup>. Il faut retrouver la vie simple, les gestes quotidiens, se satisfaire de la saveur des choses. "Alors, adieu, Paul qui n'est plus. Je n'ai plus besoin de toi, ton regard a fait son temps"<sup>21</sup> Le deuil a-t-il achevé de faire son oeuvre ? Baier ne parvient pas à s'y résoudre, car demeure l'espérance dont le communisme est l'un des noms<sup>22</sup>, et, avec elle, Nizan, qui en est sauvé<sup>23</sup>. Le mur qui s'effondra, il y a quatre ans, n'était assurément pas celui que Nizan voulait abattre. L'espérance s'est muée en utopie. Mais quelle utopie ? Celle que Nizan fustigeait comme "réactionnaire", en particulier dans le paysannisme d'un Giono<sup>24</sup>, ou celle d'un Bloch qui entend miner la forteresse apparemment intacte ?

Alors ? Il n'est peut-être pas inutile, si tout n'est pas joué, de refaire le parcours, de revenir, une nouvelle fois, d'ici, en 1993, sur nos pas, sur les siens, ceux de Nizan, pour vérifier la prégnance des empreintes et voir si elles conduisent quelque part. D'abord, le doute (en tout cas le mien) paraît de mise, qui n'a plus à s'encombrer de clichés, ni d'images d'Epinal, quelles qu'intentions qui les portent (celles de Sartre, de Baier, ou...du P.C.).

---

<sup>11</sup>Ed. sociales, T.III, p.202

<sup>12</sup>Trad française de Christine Delory-Momberger, Actes-Sud, 1992; mes remarques sur ce beau livre sont évidemment tout à fait partielles.

<sup>13</sup>Cf.p.28, 47, 57, 63, 64, 116 suiv., 143, 144.

<sup>14</sup>Ibid, p.68, 69, 71.

<sup>15</sup>Ibid, p.92, 137..

<sup>16</sup>Ibid, p.119.

<sup>17</sup>Ibid, p 179.

<sup>18</sup>Ibid, p.180

<sup>19</sup>Ibid, p.183-184

<sup>20</sup>Ibid, p.185

<sup>21</sup>Ibid, p.210

<sup>22</sup>Ibid, p.186

<sup>23</sup>"Et aussi longtemps que l'envie d'espérer nous tiendra, nous n'arriverons pas à nous débarrasser de vous, Paul" (ibid, p.184)

<sup>24</sup> Cf. **Paul Nizan intellectuel communiste**, J.J. Brochier éd., Paris, Maspéro, 1970, t. I, p.115 (**IC I; IC II**)

La relecture de Nizan, je l'avoue, m'a souvent irrité. Le personnage, en dépit de ses prises de position, révèle des aspects peu sympathiques. Ils tiennent, me semble-t-il, autant à son tempérament propre qu'à son statut social, celui d'un intellectuel petit-bourgeois, -n'ayons pas peur des formules soi-disant éculées. La **Correspondance d'Aden**<sup>25</sup>, à elle seule, permettrait de broser le portrait type du jeune normalien, imbu de lui-même et de ses connaissances livresques. La Lettre, datée d'octobre 1926 est un modèle du genre. Condescendance, non dénuée de machisme, de l'apprenti-philosophe vis à vis de sa destinataire, sa future épouse, pédantisme et même cuistrerie sur la vanité des voyages (assortie de l'inévitable référence à l'**Ecclésiaste**) et l'histoire de l'ancienne Egypte, jugements à l'emporte-pièce sur l'Angleterre, l'Amérique ou les nègres, satisfaction des signes de reconnaissance (bridge et "passeport admirablement timbré") : rien ne manque. De ce narcissisme complaisant, on trouverait bien d'autres exemples, depuis les considérations romantiques sur la solitude, "les femmes <au Caire> folles de leur corps, plus nombreuses que les autos"<sup>26</sup>, ou sur sa voisine "la plus belle des jeunes femmes anglaises", aux conseils sur la fréquentation de la Sorbonne<sup>26</sup> et la lecture de Spinoza<sup>27</sup>, au milieu d'une débauche de références et de citations (Nietzsche, Platon, Duhamel, Bruno, Guitry, René Clair, Rimsky-Korsakov, Debussy...). A peine entrevus villes et paysages sont catalogués définitivement : Djibouti, "gros village nègre", Aden, "un paradis". Les formules convenues ("je méprise l'argent depuis que j'en ai à mon gré"<sup>28</sup>) abondent, soutenues par le snobisme angliciste. L'oisiveté mondaine n'est pas non plus dépourvue de charme. On est content de disposer d'un boy<sup>29</sup>, d'être introduit auprès du sultan<sup>30</sup>, ou de prévoir des "vacances en Bretagne et, s'il me chante à Sienna ou Ombrie"<sup>31</sup> Bien entendu, la forte conscience d'appartenir à une élite unifie tous ces traits jusqu'à la caricature : "la seule chose qui me cause parfois un intolérable sentiment d'exil, ce n'est pas la pensée de mes parents, ce n'est pas vous ( pardonnez-moi), c'est la bande de la rue d'Ulm"<sup>32</sup> Il est vrai que la férocité contre l'Ecole, dont Nizan fut le héraut, n'annule, pas plus chez lui que chez les autres, à gauche comme à droite, la force de l'esprit de corps... **La Correspondance de guerre de 39-40**<sup>33</sup>, quinze ans après, n'amène guère à modifier ce portrait. L'ego, l'élite, la littérature structurent encore la personnalité<sup>34</sup>. Vétilles au regard de la jeunesse, de l'enthousiasme, de l'esprit de révolte surtout, et de l'amour si authentique pour Henriette<sup>35</sup> ? Assurément, aucun d'entre nous ne parvenant, quoi qu'il en ait, à dépouiller sa vieille peau. Le docteur Marx n'était-il pas lui-même, *privatim*, un bourgeois ordinaire? On ne peut toutefois s'empêcher de relever qu'un tel type d'intellectuel était aisément récupérable par le Parti de l'époque. Chaque partie trouvait son compte dans le contrat militant. Pour l'individu, l'occasion de jouer un rôle social plus gratifiant que celui d'un professeur de Lycée, et non dénué de privilèges, jusque dans la fonction assignée de bureaucrate haute fidélité et d'idéologue rectificateur que Nizan accepta toute sa vie, avant l'extrême rupture. Aussi bien, pour cette première génération d'intellectuels communistes, le Parti ne représentait-il pas une sorte de chevalerie? L'organisation, quant à elle, était déjà passée experte à les instrumentaliser dans les tâches nobles de porte-voix. Elle ne demandait même pas à ces "ralliés" de renier leurs origines, la vigilance ouvriériste, ne les cantonnant qu'au deuxième rang, derrière les chefs, et se réservant de les leur rappeler, le moment de la "trahison" venu, sans aucun état d'âme. Dès le début quarante, Nizan l'avait lucidement compris : "tout le monde dira qu'on ne s'était pas trompé, que je fais

<sup>25</sup> Cf. **IC I**, p.85 suiv.

<sup>26</sup> Ibid, p.99

<sup>27</sup> Ibid, p.104, 107

<sup>28</sup> Ibid, p.106

<sup>29</sup> Ibid, p.102

<sup>30</sup> Ibid, p.112

<sup>31</sup> Ibid, p.109

<sup>32</sup> Ibid, p.93; également p.99; sans oublier la pique contre ceux de Saint-Cloud (cf.AA, p.115).

<sup>33</sup> **IC II**, p.105 suiv.

<sup>34</sup> Ibid, par exemple, p.111, 117, 127.

<sup>35</sup> Ibid, p.128, 133.

voir ma vraie nature : tel qu'en lui-même enfin..."<sup>36</sup> De Politzer à Althusser lui-même, la situation ne fera que se répéter.

Les romans ? Invitera-t-on les vingt ans d'aujourd'hui à les (re)lire ? Sartre voyait des "chefs d'oeuvre" dans **Antoine Bloyé** et **La Conspiration**<sup>37</sup> Je serai beaucoup plus réservé. Le naturalisme du premier n'a été sauvé que par une assez remarquable production télévisée. Quant au second, je ne parviens guère, malgré les éloges envers la veine réaliste, qui tranchait, il est vrai, positivement avec la littérature soviétique, qu'à y trouver un exercice d'école (normale), lui aussi bien narcissique, exception faite de la psychologie, désormais datée, de *l'engagement* de jeunes bourgeois<sup>38</sup>, en rupture avec leur milieu "Philosopher à coups de marteaux. Inventer des choses irréparables"<sup>39</sup>, "le communisme est une politique, c'est aussi un style de vie"<sup>40</sup> : quelques fortes et justes formules peuvent-elles sauver un roman ? **Le cheval de Troie**, le meilleur peut-être... Mais je laisse à de plus compétents que moi le soin d'en décider.

La philosophie ? Absente. Non point en tant qu'objet de critique, j'y reviendrai, mais dans les actes créateurs que l'on pouvait attendre d'un spécialiste.

Le marxisme ? Ibid. Pour la même raison. Cela s'est senti à l'époque elle-même. Relisons les deux brefs comptes-rendus parus dans la **Critique sociale**. Le premier, signé R.A., concerne **Aden Arabie** : "un nouveau spécimen de ce genre de charabia destiné à masquer les plus atterrantes confusions idéologiques (...) L'auteur de cette histoire insignifiante disserte sur l'Homo Oeconomicus (un des passages les plus ridicules du livre) ou sur la vanité des voyages sans se douter un seul instant du néant de ses idées, de la fausseté des sentiments qu'il tente d'exprimer et du démodé des thèmes littéraires dans lesquels il se complaît"<sup>41</sup>. Le second, de Raymond Queneau, dépèce **Les chiens de garde** : "La besogne fixée par Nizan à la philosophie révolutionnaire comparée à la tâche que lui assignait Marx, constitue le plus terrifiant témoignage de l'indigence théorique des "marxistes-léninistes"<sup>42</sup> C'est très vache ? Certes, trop, car il s'agit de textes ouvertement polémiques, de pamphlets, à la première personne de surcroît. Mais ce n'est point faux. Nos Anglais, qui se sont penchés, avant bien d'autres sur l'histoire des intellectuels communistes français, l'avaient vu aussitôt. David Caute, qui fut le premier, relève que ce marxisme français naissant "n'était pas intellectuellement impressionnant", qu'il "y manquait la dimension philosophique"<sup>43</sup> et que Nizan et Politzer ne purent "parvenir à une réelle distinction intellectuelle"<sup>44</sup> Michael Kelly porte un jugement analogue<sup>45</sup>; Perry Anderson, plus tard, également<sup>46</sup>. Dans la brillante analyse qui ouvrait son **Pour Marx**, Louis Althusser assénait l'autocritique collective d'une génération : " Dans notre mémoire philosophique, ce temps reste celui des intellectuels armés, traquant l'erreur en tous repaires, celui de *philosophes sans oeuvres* que nous étions"<sup>47</sup>. Il y eut néanmoins des exceptions, celles de Maublanc, qui s'intéressa à Hegel, avant la publication, en 36, du choix de Guterman et Lefebvre, ou de Cornu qui avait soutenu sa thèse sur Hess, en 34. Le Cercle de la Russie neuve, devenu, en 36, l'Association pour l'étude de la culture soviétique, développait autour de Maublanc, M.Cohen, A.Sauvageot, C.Parrain, J.Baby et G.Friedman, une large activité de

<sup>36</sup>Ibid, p.127. Question sans réponse : si Nizan avait survécu, le normalien (ex)révolutionnaire serait-il devenu conseiller du prince et membre du Conseil d'Etat ?

<sup>37</sup> Cf.AA, p.49.

<sup>38</sup> **La Conspiration**, Paris, Gallimard, Folio, p. 80 suiv. (**Consp.**).

<sup>39</sup> Ibid, p.82.

<sup>40</sup> Ibid, p.211.

<sup>41</sup> **La critique sociale**, réimpression 1983, Paris, Ed. de la Différence, p.86, n° 2, juil. 1931.

<sup>42</sup> Ibid, p.272, n°6, sept.1932; la critique du même livre, de la part de Norbert Guterman, dans **Avant-poste**, est tout aussi virulente ( Cf. M. Trebitsch, "Henri Lefebvre et la revue Avant-poste : une analyse marxiste marginale du fascisme", in **Lendemain**, n° 57 1990).

<sup>43</sup> **Le communisme et les intellectuels français, 1914-1966**, Paris, Gallimard, 1967, p.327.

<sup>44</sup> Ibid, p.329

<sup>45</sup> **Modern french marxism**, Oxford, Basil Blackwell,1982, p.28 et passim.

<sup>46</sup> Cf. **Sur le marxisme occidental**, Paris, Maspéro, p.54.

<sup>47</sup> Paris, Maspéro, 1965, p.12 (souligné par moi, -G.L.).

réflexion. H. Lefebvre faisait, en 39, paraître son **Matérialisme dialectique**, qui devait former des générations. Nizan lui-même avait, dans **Bifur**, publié Henri Michaux, le premier texte de Sartre et une traduction d'extraits de Heidegger<sup>48</sup>. La place tenue par **La Critique sociale**, après le départ de Souvarine, à la suite des Congrès de bolchévisation de Lyon (1924) et de Clichy (1925), était incomparable.

Il est d'autres raisons de tempérer la méchanceté rétrospective, de toute façon anachronique. Elles sont bien connues. Je me contenterai de les rappeler autour des deux déterminations qui me paraissent majeures. D'abord, celle de la jeunesse, qui s'entend des individus et aussi du Parti. Pour les premiers, philosophes ou non, à quelques exceptions près, on ne peut passer sous silence la nature de leur engagement qui fut, Sartre a raison, individualiste et idéaliste. Le sursaut contre l'injustice de l'ordre établi ne prenait appui ni sur la théorie, car on faisait avec ce qu'on avait, Spinoza, par exemple, dans le cas de Nizan, ni sur l'expérience, le prolétariat ne représentant que "l'incarnation" et le "véhicule d'une idée" et la révolution un volontarisme rédempteur. Les luttes anti-coloniales, puis anti-fascistes se substituaient à la lecture du **Capital**, ce qui n'est faussement surprenant que dans le cas des intellectuels et dans la mesure où leur rôle est idéalisé. En ce qui concerne le Parti, négligera-t-on le fait qu'il n'avait que huit années d'existence, au moment de l'adhésion de Nizan (1928) ? Et d'une existence particulièrement difficile, écartelé qu'il était, depuis la scission de Tours, entre la double exigence de son implantation dans la société française (problèmes de structures, de programme, de dirigeants, de ligne et de projet révolutionnaire) et de son acquiescement aux 21 conditions de l'Internationale communiste, dont on sait mieux aujourd'hui combien il entraînait en conflit avec la culture du mouvement ouvrier national et peut-être la violentait<sup>49</sup>. Le contexte doit, en second lieu, être ici pris en considération, des périodes successives du combat "classe contre classe" au Front populaire et à la Deuxième guerre mondiale, périodes elles-mêmes surdéterminées par les procédures de la bolchévisation, puis de la stalinisation, cette dernière coïncidant avec l'entrée du premier groupe d'intellectuels au Parti. Le pacte germano-soviétique cristallisera, on le sait, ce redoutable ensemble de contradictions, qui faisait et fera notamment des camarades d'hier d'irréductibles ennemis. Pour les intellectuels, tout était à faire, mais les philosophes d'origine se trouvaient les plus mal lotis, totalement absorbés qu'ils étaient par les responsabilités d'une lutte idéologique sans concessions. L'activisme de la propagande, du journalisme, de la pédagogie, en particulier la mise en manuel, d'une doctrine qui avait plus à voir avec la fameuse brochure de Staline, **Matérialisme dialectique et matérialisme historique**, qu'avec la philosophie de Marx ne laissait guère de place à la réflexion. Des livres fondateurs, bien peu étaient traduits ou accessibles, encore fallait-il avoir le temps de les travailler. La leçon est patente, qui vaut pour tout le communisme français, en ce qu'il a de spécifique, avant aussi bien que longtemps après la guerre : la philosophie (la théorie) était condamnée à n'être que la servante de la politique et à suivre, pour les illustrer, les changements, souvent brutaux, de ses lignes<sup>50</sup>. Le cas échéant, il fallait se taire. Ce que fit, et il ne fut pas le seul, Nizan pour les procès.

Comment ces jeunes intellectuels vécurent-ils ces contraintes ? Comme la mort qui leur venait par le Parti, selon l'opinion de Sartre<sup>51</sup> ? Certainement pas. Tous les témoignages le confirment, dont celui de Nizan qui n'est pas rien. Ils étaient portés, soulevés littéralement, par la conscience qu'ils servaient la révolution, celle qui avait été faite là-bas, dans la jeune également U.R.S.S., et celle qu'il convenait de conduire ici, dans le riche Occident. Et le Parti, en dépit de ses faiblesses, de ses aveuglements ou de ses soumissions, c'était la révolution, son arme et sa garantie. Les personnages de

---

<sup>48</sup> Cf. sur toute cette période, l'étude particulièrement documentée et éclairante de M. Trebitsch, parue dans les " Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps présent ", n° 20, mars 1992; H. Lefebvre qui "haïssait Nizan" allait jusqu'à le qualifier de "Führer de la Pensée" (" Correspondances d'intellectuels, Le cas des lettres d'Henri Lefebvre à Norbert Guterman (1935-1947)", p.78).

<sup>49</sup> Cf. **Les héritages du Congrès de Tours, 1920-1990**, J.Girault éd., Le Mans, Les Carrefours de la pensée, 1992.

<sup>50</sup> Cf mon article "Les études marxistes", dans **Cinquante ans de philosophie de langue française**, Paris, Vrin, 1988, p.165 suiv. (avec bibliographie).

<sup>51</sup> **AA**, p.47.

**La Conspiration** savaient ce qui les attendait. Ils avaient tenu un langage quasiment prophétique. Bernard Rosenthal déclarait : "Nous avons choisi une raison de vivre dans la révolution (...) Rien ne nous sollicite autant que l'idée d'engagement irréversible (...) comme un système prémédité de contraintes rigoureuses (...) redoutons nos infidélités futures" <sup>52</sup> ; et Philippe Laforgue : "Peut-être que si nous ne redoutions pas une servitude politique et que si rien ne nous semblait plus important que de ne pas choisir, la véritable solution consisterait pour nous aussi dans l'adhésion pure et simple au Parti, bien que la vie ne doive pas y être facile tous les jours pour les intellectuels" <sup>53</sup>

Et après, demandera-t-on, non sans pertinence ? Ou mieux, avec plus de clairvoyance encore, et maintenant, une fois le mur tombé ? L'histoire n'a-t-elle pas clôt une époque et prononcé sa caducité, pour nous qui portons encore sa mémoire et les douloureuses expériences que nous en avons faites, et davantage pour les vingt ans d'aujourd'hui ? Je n'en crois personnellement rien, compte-tenu de ce que le capital "trionphant" et ses classes dominantes n'ont rien perdu de leurs nuisances systémiques. Bien au contraire. Et qu'elles appellent avec plus de force que jamais, quoi qu'il paraisse et quoi qu'il en soit des nostalgies, des démissions, des culpabilités et des errements, des répliques radicales. En ce sens, Nizan, intellectuel communiste, peut encore servir. Sous trois chefs qui sont des leçons, et, mieux que des leçons, des tâches d'actualité.

La première précisément est celle de l'engagement. Dès son affectation à Bourg, le jeune professeur de philosophie se lance dans l'activité syndicale. Sa vie durant, le militantisme formera le centre et le commun dénominateur de ces hommes qu'il était ou qu'il pouvait être, pour reprendre une expression de **Aden Arabie** <sup>54</sup>. C'est à temps plein qu'il faut s'élever contre l'ordre existant, en dresser le diagnostic impitoyable. En commençant par son propre pays, cette France "qui m'a nourri du lait de ta mamelle" <sup>55</sup> et qu'a éclairé du jour le plus cru le voyage d'Aden <sup>56</sup>. Mais la France, à son tour, parle du monde entier, comme Aden parlait d'elle. La charge contre l'Homo Oeconomicus qui "marche sur les derniers hommes" <sup>57</sup> n'a rien de débile, n'en déplaise à Queneau. Nous le savons mieux encore, après la Guerre du Golfe, le "nouvel ordre international" et le traité de Maastricht, que Nizan, tant il est vrai que "les pays industrialisés ont séparé l'économique du social" <sup>58</sup>. Ajoutons que, pour nous, l'ordre en question est désormais mondialisé. La possibilité de lui opposer l'aurore que Nizan, et bien d'autres, voyait naître à l'Est, s'est fermée. Sa belle fable politico-sociale de la "Présentation d'une ville" <sup>59</sup> se concluait par une espérance qui avait pris terre à "Sindobod Toçikiston" <sup>60</sup>. La tragique vision de la mer d'Aral assassinée par le productivisme soviétique nous a guéri d'une semblable illusion.

Contre toutes les aliénations, il faut défendre le droit au rêve, à la liberté, à l'amour. Rien à ajouter à l'excellente Introduction de J.J. Brochier à **Nizan, Intellectuel communiste** sur ces points, parmi d'autres. A qui refuse de trahir sa classe et le destin d'Antoine Bloyé, s'impose justement la trahison. " Les philosophes d'aujourd'hui rougissent encore d'avouer qu'ils ont trahi les hommes pour la bourgeoisie. Si nous trahissons la bourgeoisie pour les hommes, ne rougissons pas d'avouer que nous sommes des traîtres". A cette trahison, Nizan est demeuré fidèle jusque dans la trahison que lui imputa, *post mortem*, "L'Humanité" du 4 avril 1947, en réponse à l'adresse des écrivains qui voulaient

---

<sup>52</sup> **Consp.**, p.80-81.

<sup>53</sup> *Ibid*, p.86.

<sup>54</sup> "Chaque être est divisé entre les hommes qu'il peut être", p.99; cité par Sartre, *ibid*, p.28.

<sup>55</sup> *Ibid*, Ch.XV, p. 140 suiv : "J'entends par France la bande des possesseurs du territoire, des mines, des carrières, des usines, des moulins, des immeubles, la bande des maîtres des hommes, qui me donnent le droit d'identifier la France à leur somme puisqu'ils prétendent en tous lieux avoir seuls le droit de parler en son nom".

<sup>56</sup> *Ibid*, p.147 : "Tout ce qui est debout autour de moi appartient à mes ennemis..."

<sup>57</sup> *Ibid*, p.148.

<sup>58</sup> Claude Julien, in "Le Monde diplomatique", août 1993.

<sup>59</sup> **IC I**, p.141 suiv..

<sup>60</sup> *Ibid*, p.202 suiv.

réhabiliter sa mémoire<sup>61</sup>. Sans doute la nécessité d'un tel engagement ne peut-elle plus être portée au crédit de *l'esprit de parti* qui animait Nizan y compris dans les perversions qu'il faisait siennes et qui n'étaient que la rançon de l'adhésion à son époque. Nous bénéficions, au contraire, de la chance historique d'un renouvellement et d'un élargissement considérable de la *prise de parti*, qui ignore les cartes et les emblèmes, pour maintenir le choix d'être du côté des dominés, partout où ils se trouvent, des banlieues pourries de nos villes aux territoires occupés de la Palestine. Le service de la révolution, pour l'appeler par son nom, qui "n'est jamais passée"<sup>62</sup>, a, par bonheur, quitté ses chapelles et ceux qui s'en proclamaient les propriétaires. Il s'est, lui aussi, mondialisé.

En conséquence, la critique de l'ordre idéologique découvre une seconde tâche, propre à l'intellectuel et singulièrement au philosophe. Avec Nizan, nous sommes gâtés. Il se livre avec une jubilante agressivité à un véritable casse-pipes. "Nous aimons mieux les hommes que la philosophie si elle nous écarte de leur parti"<sup>63</sup>. Cette règle générale posée, la trahison de la classe s'épanouit dans l'autodafé des maîtres consacrés. Comment résister au plaisir d'en rétablir la liste ? Elle a trois entrées. D'abord, -à tout seigneur, tout honneur, les plus proches, ceux qui gardent le temple institutionnel, où l'on a soi-même été formé, avec deux têtes de Turc contre lesquelles la verve des **Chiens de garde** est intarissable : Bergson et Brunschvicg, ces "évêques"<sup>64</sup>. On se heurte à eux comme à des tables dans la nuit<sup>65</sup>. Ils dispensent leurs élèves de penser que "les hommes existent"<sup>66</sup>. La "permanence des conditions de la pensée"<sup>67</sup> est le gagne-pain de ces serviteurs de la bourgeoisie. "Exhortant à la Justice, à la Générosité, à l'Amour, ils fournissent moyennant le salaire que la bourgeoisie leur sert, les armes spirituelles, les justifications que requiert son maintien"<sup>68</sup>. Derrière eux, se tiennent les grandes ombres des pères dont ils sont les exégètes patentés : Descartes, Kant, Leibniz, Platon et même...la Déclaration des Droits de l'Homme<sup>69</sup>. L'inhumanité, en tant qu'oubli des hommes et de leurs conditions réelles d'existence, est leur point commun; l'histoire de la philosophie, leur refuge<sup>70</sup>. C'est pourquoi "cette philosophie n'est pas morte, mais doit être tuée"<sup>71</sup>. Comment ? En premier lieu, dans le ressourcement de la tradition qui n'a jamais cessé de lui faire face et de la dénoncer, des "Fils de la Terre" et d'Epicure à Spinoza, puis à Marx et à Lénine. "A tous les niveaux de l'histoire, nous trouverions les traces d'une protestation pour l'homme total, toujours étouffée, toujours avortée, parce que toute protestation au nom de l'homme total entraîne une mise en accusation du monde comme il va. Nous la trouverions chez Rabelais, chez Spinoza, chez Diderot. Elle s'épanouira dans Marx. Elle cessera d'être étouffée"<sup>72</sup>. La prise de parti a toujours fonctionné, dans la philosophie, contre les hommes, avec un Leibniz, ou en leur faveur, avec un Epicure ou un Marx<sup>73</sup>. Il n'est pas de milieu, on est avec les exploités ou contre eux. "On retrouve les exploités à tous les carrefours de l'histoire. Aristote est un exploités, Epicure n'est pas du parti des exploités"<sup>74</sup>. "Kant est un exploités. Spinoza n'est pas du parti des exploités"<sup>75</sup>. "Il faudra dire : en philosophie, indifférent veut dire satisfait. "Sans parti" veut dire exploités. L'abstention, ce parti qui consiste à n'en avoir point, trouve ici tout son sens"<sup>76</sup>.

<sup>61</sup> Cf. J.J.Brochier, ouvr. cit., p.14 à 16.

<sup>62</sup> AA, p.154.

<sup>63</sup> **Les chiens de garde**, Paris, Maspéro, 1960 (CG), p.45.

<sup>64</sup> Ibid, p.93..

<sup>65</sup> Ibid, p.67.

<sup>66</sup> Ibid, p.95.

<sup>67</sup> Ibid, p.27.

<sup>68</sup> Ibid, p.65.

<sup>69</sup> Ibid, p.75.

<sup>70</sup> Ibid, p.19.

<sup>71</sup> Ibid, p.46 et 88.

<sup>72</sup> IC II, p.35.

<sup>73</sup> CG, p.89

<sup>74</sup> Ibid, p.87.

<sup>75</sup> IC II, p.15.

<sup>76</sup> CG, p.45; et IC II, p.12 (référence à Lénine).

Il s'agit, en second lieu, d'opposer au spiritualisme dominant le matérialisme dont il ne veut rien savoir. "La Sorbonne aura toujours du mal à regarder Marx comme un philosophe, mais non Lachelier et Boutroux, "prêtres manqués"<sup>77</sup>. "Epicure n'était pas distingué, il ne respectait pas les professeurs, il se moquait des règles du jeu"<sup>78</sup>. La réhabilitation, la défense et apologie du matérialisme représente à cet égard, -ne le sous-estimons pas, le travail proprement philosophique de Nizan. Sans doute, le regard ne porte-t-il pas sur Marx, dont il y aurait en la matière (sans jeu de mots!) tant à dire. Il vise, adéquat en cela au souci politique préférentiel, les origines, ces matérialistes de l'Antiquité, qui ont trouvé, dans les malheurs de leur temps, les principes d'une philosophie "salutaire" et surtout encore actuelle, à l'inverse de cette *philosophia perennis*, proclamée par des philosophes ignorants de leur propre actualité<sup>79</sup>. "...La condamnation épicurienne atteint à la fois la société du III<sup>e</sup> siècle et toutes les sociétés possibles"<sup>80</sup>. Avec Lucrece, tout est dit<sup>81</sup>. Le haut éloge d'Epicure<sup>82</sup> n'est-il pas celui-là même de Spinoza "disant que Dieu aussi est étendu"<sup>83</sup> et de , Marx, qui lui avait consacré sa thèse de doctorat, et dont Michel Vadée a récemment montré ce qu'il lui devait<sup>84</sup>. La prise de parti<sup>85</sup>, chez Epicure ou Lucrece, ne consiste pas seulement à privilégier la matière par rapport à la conscience, la science par rapport au mythe, la raison par rapport à la religion, ni dans l'affirmation que la matière est mouvement, elle n'est pas seulement engagement politique en faveur des petits, des pauvres et des opprimés, elle parie sur le plaisir, l'amour, l'amitié, la chair et la joie<sup>86</sup>.

On voit, certes, l'objection et comme elle est considérable. On dira, avec le jeune Engels "ci sono tempi passati", devant ce manichéisme outrancier qui dresse l'une contre l'autre, sans laisser aucun espoir de conciliation, une philosophie des oppresseurs ou des "écraseurs"<sup>87</sup> et une "pensée de la foule"<sup>88</sup> ou de la liberté<sup>89</sup>, une philosophie bourgeoise<sup>90</sup> et une philosophie du Peuple ou du Proletariat<sup>91</sup>. La "trique de la révolution" contre la philosophie<sup>92</sup>, la révolution comme "le terme de la philosophie"<sup>93</sup>? Une "philosophie révolutionnaire"<sup>94</sup>? Et, de surcroît, baptisée "marxiste-léniniste"<sup>95</sup>? Afin de "consacrer plus de temps à la pensée sur les fusils qu'à la pensée sur les pensées"<sup>96</sup>? Voilà bien de quoi faire des gorges chaudes, surtout quand on sait que ce dualisme intellectuel en redouble exactement un autre, géographique, ou plutôt géopolitique, entre les sociétés occidentales et l'individualisme bourgeois et l'U.R.S.S., "nouvelle Grèce" des "brigadiers de choc" de la révolution<sup>97</sup>. Le fantôme de la dichotomie science-bourgeoise / science prolétarienne continue à faire froid dans le dos.

Pourtant, s'il est vrai que les choses ont changé depuis les années 30, et que les intellectuels en particulier n'entretiennent plus le même rapport avec le marxisme, de l'avoir mieux connu, pratiqué, et

<sup>77</sup> CG, ibid.

<sup>78</sup> **Les matérialistes de l'Antiquité**, rééd. Paris, Ed. d'aujourd'hui, 1975, p.22.

<sup>79</sup> CG, p.22; également p.27,28.

<sup>80</sup> MA, p.26.

<sup>81</sup> Ibid, p.56.

<sup>82</sup> Ibid, p. 30.

<sup>83</sup> Ibid, p.46.

<sup>84</sup> **Marx penseur du possible**, Paris, Méridiens-Klincksieck,1992.

<sup>85</sup> MA, p.38.

<sup>86</sup> Ibid, p.46, 48 et passim.

<sup>87</sup> CG, p.41 et 44; IC II, p.10.

<sup>88</sup> Ibid, p.17.

<sup>89</sup> Ibid, p.59.

<sup>90</sup> Ibid, p.35, 48.

<sup>91</sup> Ibid, p.114.

<sup>92</sup> IC II, p.16.

<sup>93</sup> Ibid, p.18.

<sup>94</sup> CG, p.122.

<sup>95</sup> Ibid, p.151.

<sup>96</sup> Ibid, p.94.

<sup>97</sup> IC I, p.136 (avec des félicitations à Gide pour son discernement); et IC II, p.92.

souvent digéré, fût-ce à leur insu, on aurait bien tort de négliger quelques fortes leçons qui, à elles seules, mériteraient un nouveau florilège des textes de Nizan. Rappelons d'abord que demeure bonne la règle générale de "régler ses comptes avec sa conscience d'autrefois", ce qui se dit aussi "tuer le(s) père(s)". La trique qui élit et qui jette est la condition minimale de toute formation intellectuelle. Que Marx, et quelques autres, n' y soit plus soustrait n'en est qu'une saine confirmation, invitant à n'épargner aucun *magister dixit*. Nizan avait, sinon raison, du moins le droit, de préférer Lénine à Brunshvieg. Écoutons ceci : "J'avais déjà en horreur Kierkegaard et la phénoménologie allemande. A présent que je vis dans un monde heideggerien, mes sentiments se sont encore renforcés" <sup>98</sup>. Les têtes archi-pleines qu'on fabrique à la chaîne ne se passeront de tout tamis qu'au détriment de l'acte même de penser. Lequel, en philosophie comme ailleurs, est toujours un *kampfplatz*, n'en déplaie aux efforts de Kant pour faire cesser cette situation. Le règne des consensus de démission ou de fatigue, qui jette le voile sur tout ce qui dérange sert-il d'autres fins que celles de l'idéologie dominante ? Que dirait Nizan, qui trouvait déjà Politzer trop tendre envers Bergson <sup>99</sup>, des néo- et des post- dont on se régale à l'envi, -comme nouvelle histoire, nouvelle économie, ou nouvelle cuisine;etc.; comme post-libéralisme, post-marxisme ou post-modernité, etc.? Comment jugerait-il tel "dialogue" de la gauche avec la droite ou l'extrême-droite fascisante, tel compromis avec le racisme ambiant ? Les chiens de garde auraient-ils disparu ? Où n'ont-ils plus besoin de mordre, tapis qu'ils sont à fabriquer l'opinion sans concurrence dans les médias, super-doctes en tout sujet : philosophie, politique, morale, écologie, mode ou bio-éthique...? A moins que ne leur ait succédé "la pensée aveugle", ainsi que viennent de le rappeler avec une belle férocité, Garnier et Janover, dans un pamphlet enfin...nizanesque <sup>100</sup> ? Prenons-y garde : sous la glu, les arêtes coupent encore.

L'institution elle-même aurait-elle si profondément changé ? "Les idées philosophiques sont dans une situation privilégiée. Elles possèdent pour s'exprimer et se répandre un véritable appareil d'Etat. Comme la justice. Comme la police. Comme l'armée..."<sup>101</sup> Il n'est pas vrai qu'il n'existe plus d'idéologie. Ni que toutes les idéologies se valent. Ni que le communisme se confonde désormais avec la social-démocratie. Le travail de Nizan est à poursuivre, à reprendre dans des conditions nouvelles. Il était à l'emporte-pièce et, parfois, injuste à l'encontre des classiques ? Il se peut. Mais, après tout, ses attaques contre l'idéalisme universitaire français ont porté leurs fruits. Elles ont, au moins; contraint les successeurs à s'avancer masqués. Et il convient encore de lutter pour la pensée rationnelle, la science, le marxisme, enfin libéré par la chute précisément du mur. "Nous réclamons une véritable démocratie philosophique, et non une de ces démocraties où les ministres ne sont responsables que devant un parlement de politiques. Comme si Kant ne devait des comptes qu'à Boutroux, professeur. Et non à Lénine, théoricien et praticien de la révolution prolétarienne " <sup>102</sup>. Une "démocratie philosophique" : rien que ça !

Partant, il est une dernière leçon, une dernière tâche, que j'ai évidemment gardée pour la bonne bouche : la vertu de haine, le devoir de haïr. Provocation ? Nullement. Tous les commentateurs ont convenu que la haine était le thème le plus présent et formait le fil rouge de l'oeuvre de Nizan, même quand ils l'ont accepté comme à contre-cœur, comme dans un regret référé à un extrémisme daté. Sartre lui-même emploie des formules ambiguës : "il avait voulu déplaire, c'est son plus grand mérite" <sup>103</sup>; "l'homme qui a dit non jusqu'au bout" <sup>104</sup>. Alors qu'il s'agit, en fait, de bien autre chose. D'une réponse globale, philosophique, politique, existentielle, n'ayant rien de conjoncturel. Arrêtons-nous ainsi à l'apostrophe, si souvent citée et si peu analysée, qui ouvre **Aden Arabie** : "J'avais vingt ans. je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie" <sup>105</sup>. Pourquoi ces deux phrases ? Une

<sup>98</sup> IC II, p.124.

<sup>99</sup> Ibid, p.19.

<sup>100</sup> **La pensée aveugle, Quand les intellectuels ont des visions**, Paris, Spengler éd., 1993.

<sup>101</sup> CG, p.90; c'est déjà l'idée althusserienne des Appareils Idéologiques d'Etat.

<sup>102</sup> Ibid, p.26.

<sup>103</sup> AA, p.7.

<sup>104</sup> Ibid, p.13.

<sup>105</sup> Ibid, p. 53; cette phrase conclut l'Introduction de Sartre et, également, l'art. cit. de J.Leiner.

complaisance romantico-narcissique de bon aloi ? Dans la bouche d'un jeune homme apparemment déjà gâté par la vie et dont les perspectives sont des plus favorables ? La réponse est pourtant claire : " Pensons à mon départ. J'avais peur, mon départ était un enfant de la peur. Quand je regarde de cette latitude abritée par le Cancer les années où j'ai eu vingt ans comme on a la grippe et la typhoïde, avec le même plaisir, je vois une sale peur engendrant tout ce qu'un coeur peut sécréter de fausseté et d'erreurs. Je ne suis pas plus fin qu'un autre : j'ai fui" <sup>106</sup>. La peur, donc. Quelle peur, sinon celle de "vivre avec ma tribu dans un univers moral" <sup>107</sup>? C'est la peur du vide et de "la vie ratée" <sup>108</sup>, celle d'être "sage", "alors que rien n'engage, ni ne lie" <sup>109</sup>, celle du "divertissement où sont ravis tant de jeunes gens..." <sup>110</sup>, celle qui sensibilise "aux scandales logiques" plutôt qu'à "l'oppression" <sup>111</sup>, celle du "songe" et de l'indifférence <sup>112</sup>, celle des "échappatoires", -"que de portes pour aller nulle part" <sup>113</sup> et surtout, avant tout, celle de la trahison, au sens, cette fois d'Antoine Bloyé <sup>114</sup>. "Comment sort-on de la jeunesse ? " se demande Laforgue, après le suicide de Rosenthal <sup>115</sup> ? C'est que Nizan est conscient de vivre "l'époque d'Epicure...celle de l'oppression". Son choix est semblable : "il ne faut pas faire semblant de philosopher : on ne fait pas semblant de chercher la santé, on la cherche" <sup>116</sup>. La peur va se conjurer dans la révolte et sagesse, indifférence, divertissement et trahison dans le haïr.

Écoutons encore Nizan : "J'amasse à Aden, par l'effet de la solitude, une violence qui m'était étrangère" <sup>117</sup> ; " ce qui m'a le plus dégoûté de mes frères, c'est de les voir vivre comme des vers" <sup>118</sup>. Or, Aden, c'est le "comprimé de l'Europe" <sup>119</sup>. Cette haine exorcisante qui doit être assumée, c'est la leçon que Nizan tire de son voyage à Aden, aux dernières lignes de son livre : "Il est question d'une destruction et non d'une simple victoire qui laisse debout l'ennemi (...) Que pas une de nos actions ne soit pure de la colère (...) Il ne faut plus craindre de haïr. Il ne faut plus rougir d'être fanatique" <sup>120</sup>. C'est également celle de **La Conspiration**. Il n'est pas vrai que la plus grande violence soit théorique, ni que la fonction de la philosophie se réduise à "la profanation des idées", comme le croit Rosenthal <sup>121</sup>, à l'inverse de Carré, le militant communiste. D'où le rude reproche adressé par Pluvinage à ses camarades : "ils manquaient complètement de ressentiment, de haine, ils étaient des constructeurs bien portants" <sup>122</sup>. Dans les objets de haine, on peut suivre une gradation qui va de la moindre à la plus grande extension. Les philosophes, -il faut bien balayer devant sa porte, sont les premiers visés. A leur égard, "les colères que nous avons, les haines qui nous tiennent n'ont pas besoin de justifications éternelles" <sup>123</sup>, et leur philosophie doit en effet être détruite. Les "défenseurs de l'ordre", d'autre part, sont leurs cousins : " on est plein de la haine et du mépris que provoquent leurs seuls visages suffisants" <sup>124</sup>. Ensemble, ils incarnent l'appareil institutionnel, l'Etat. Il est normal, de la sorte, que la France soit un objet privilégié : " parmi tous les ennemis de l'homme, il n'y en avait pas qui me fût plus familier que la France : c'était à

<sup>106</sup> Ibid, p.78.

<sup>107</sup> **IC II**, "Correspondance d'Aden", p.89.

<sup>108</sup> **Consp.**, p.26.

<sup>109</sup> Ibid, p.31.

<sup>110</sup> Ibid, p.57.

<sup>111</sup> Ibid, p.59.

<sup>112</sup> Ibid, p.127.

<sup>113</sup> **AA**, p.64.

<sup>114</sup> Ibid, p.129 : "On s'apprêtait à jeter sur moi tant de couvertures: j'aurais pu être un traître, j'aurais pu étouffer".

<sup>115</sup> **Consp.**, p. 301.

<sup>116</sup> **MA**, p.21.

<sup>117</sup> **IC II**, p. 100.

<sup>118</sup> **AA**, p. 100.

<sup>119</sup> Ibid, p.106.

<sup>120</sup> Ibid, p.155.

<sup>121</sup> **Consp.**, p.64.

<sup>122</sup> Ibid, p.284.

<sup>123</sup> **CG**, p.66.

<sup>124</sup> Ibid, p.93 suiv.

la France que, dans la mesure de ma force, je pouvais faire le plus de mal" <sup>125</sup>. La haine du système englobe et fonde toutes les autres : "ce sont les maîtres des hommes qu'il faut combattre et mettre à bas" <sup>126</sup>, autrement dit le capitalisme et l'impérialisme, qui ne peuvent "plus enfanter que des monstres". Ce sont "Les conséquences du refus" <sup>127</sup> : "un vaste refus qui comporte le mépris et la haine ne laisse plus passer les Puissances et les justifications qui les défendent encore (...) La plaisanterie a assez duré, et la patience et le respect. Tout est balayé dans le scandale permanent de la civilisation où nous sommes, dans la ruine générale où les hommes sont en train de s'abîmer". Car, la haine n'est nullement un sentiment négatif, même dans la destruction qui ne correspond qu'à sa phase initiatrice. Elle n'est pas seulement une réponse à la haine que la bourgeoisie manifeste, par exemple, contre la culture <sup>128</sup>. Elle est révélatrice et libératrice de valeurs. "Il ne faut pas enseigner le désespoir, mais au-delà du tableau intolérable de notre monde, dégager les valeurs impliquées par l'action de la colère des hommes qui veulent bouleverser leur sort" <sup>129</sup>. D'où la dénonciation d'une Ecole qui en attendrissant les enfants "espère leur cacher les colères, les misères, les haines qui les attendent, les combats où ils oublieront Sully Prudhomme et les fables des boulangers" <sup>130</sup>. La haine est positive qui permet d'échapper à la solitude <sup>131</sup> et ouvre à la solidarité : "nous ne parlons encore que d'un humanisme limité parce qu'il refuse le monde et comporte la haine, où la seule valeur qui annonce notre avenir est la fraternité volontaire des hommes engagés à changer la vie" <sup>132</sup>.

Comment le spinoziste Nizan peut-il adopter une attitude aussi contradictoire avec la condamnation réitérée de l'*odium* par l'**Ethique** ? La haine est un sentiment négatif, comme la tristesse d'où elle provient <sup>133</sup>. Elle "ne peut jamais être bonne" <sup>134</sup>. Elle est l'imperfection même <sup>135</sup>. Et "Qui vit sous la conduite de la raison s'efforce, autant qu'il peut, de compenser par l'amour (...) la haine, la colère, le mépris, etc. d'un autre envers lui" <sup>136</sup>. Nizan le sait parfaitement, qui, à quelques pages de distance, dans **Aden Arabie**, tantôt, essaie de se justifier : " On ne sait donner de la joie qu'aux êtres que l'on connaît, et l'amour est la perfection d'une connaissance. Il en va de même de la haine" <sup>137</sup>; tantôt, se résigne à la transgression : "La haine va s'accroître de la colère de savoir que la haine est une diminution de l'Être, un état qui a la pauvreté pour mère. Spinoza dit que la haine et le repentir sont deux ennemis du genre humain : j'ignorerai au moins le repentir, je ferai bon ménage avec la haine" <sup>138</sup>. On pourrait cependant, à l'avantage de Nizan, invoquer la caution de Spinoza en personne qui déclare également : "Que l'on remarque qu'ici et dans la suite j'entends par haine la seule haine envers les hommes" <sup>139</sup>; et " Tout ce qui est dans la Nature et que nous jugeons être mauvais, autrement dit que nous jugeons capable de nous empêcher d'exister et de jouir d'une vie raisonnable, il nous est permis de l'écartier de nous par la voie qui paraît la plus sûre" <sup>140</sup>. Or, le système n'est pas les hommes. Et le capitalisme ne substitue-t-il pas aux rapports entre les hommes des rapports entre les choses ? Mais laissons là cette querelle. La vertu de haine, pour Nizan, est propédeutique à la révolution, phase initiale de l'engagement et de la prise de parti, non pas la révolution imaginaire des intellectuels qui reconduit

<sup>125</sup> AA, p.134.

<sup>126</sup> Ibid, p.104.

<sup>127</sup> IC II, texte de déc.1932, p.87-92.

<sup>128</sup> Ibid, p.99.

<sup>129</sup> IC I, p.140.

<sup>130</sup> IC II, p.151.

<sup>131</sup> AA, p.134.

<sup>132</sup> "Europe", 1935, in IC II, p.37.

<sup>133</sup> **Ethique**, III, Prop.XIII, Scolie (Pleiade, p.426); aussi Appendice, Définition des sentiments (p.472).

<sup>134</sup> Ibid, IV, Prop.XLV (p.528).

<sup>135</sup> **Court Traité**, Ch.VI (p.54-55).

<sup>136</sup> **Ethique**, IV, Prop.XLVI (p.530).

<sup>137</sup> AA, p.134.

<sup>138</sup> Ibid, p.155.

<sup>139</sup> **Ethique**, IV, Prop.XLV, Scolie (p.528).

<sup>140</sup> Ibid, Appendice, Ch.VIII (p.555).

l'ordre établi, mais "le mouvement révolutionnaire actuel < qui est > déjà constructif" <sup>141</sup>. La haine, en ce sens, est devoir, passage obligé. Le savent, depuis longtemps, ceux qui ont choisi de lutter contre "le scandale de la condition faite à l'homme" <sup>142</sup>. Un Ernst Bloch leur en donne acte, évoquant "la haine que Saint-Simon vouait à la féodalité" <sup>143</sup>, ou "la haine de l'autorité" chez Bakounine <sup>144</sup>, et déclarant : " Il est toujours surprenant de constater qu'une haine, aussi grande soit-elle, peut encore être confiante" <sup>145</sup>. Et Bloch de faire allusion à Herwegh, dont on rappellera le "Chant de Haine", que Nizan n'aurait assurément pas désavoué : " Combattez-la sans trêve,/ La tyrannie sur terre,/Et *plus sacrée* que notre amour, / *Deviendra* alors *notre haine*. / Jusqu'à ce que notre main tombe en cendres, / Qu'elle n'abandonne pas le glaive ; / Assez longtemps nous avons aimé,/Et nous voulons enfin haïr!" <sup>146</sup>.

Alors, la haine ? Je dirai qu'elle est le plus fort, le plus profond et, pourquoi pas ?, le meilleur de Nizan. En tout cas, le plus *actuel*. A chacun de choisir ses objets. Ils ne manquent pas, mais, s'ils ne sauraient se réduire aux Boutroux et Lachelier de notre temps, falots éponymes, ils renvoient tous au *système*, quant à lui, plus "pur", plus efficace et plus triomphant que dans les années 20 ou 30, où l'espoir luisait encore. La haine, en conséquence, conserve sa fonction de moteur contre l'ordre dominant mondialisé et apparemment si sûr de sa survie, contre ses serviteurs aussi, politiciens et idéologues de leur classe (à chacun de désigner les siens). La volonté de détruire est le premier pas de l'espérance, puisqu'il faut toujours "dissiper la terreur et les ténèbres" <sup>147</sup>. A vingt ans aujourd'hui, même si cela est plus difficile, comme au temps de Nizan.

*Georges Labica*

*Texte paru dans la revue Europe, Paul Nizan, n° 784-785, août-septembre 1994*

---

<sup>141</sup> IC II, p.91.

<sup>142</sup> IC I, p.140.

<sup>143</sup> **Le Principe Espérance**, Paris, Gallimard, 1982, T.II, p.147.

<sup>144</sup> Ibid, p.156.

<sup>145</sup> Ibid, p.162.

<sup>146</sup> Ed. fçse de M.Herwegh, **Le Centenaire de Georges Herwegh (1817-1917)**, Paris, Libr. du Recueil Sirey, 1917 (il s'agit de la dernière strophe du poème).

<sup>147</sup> Pierre Raymond vient de choisir cette belle formule de Lucrèce (citée par Nizan) comme titre pour son dernier ouvrage (Paris, Méridiens-Klincksieck, 1992).